

UN ESSAI SUR LA TURQUIE D'AUJOURD'HUI ET LES MASSACRES DE 1915

Sur les traces du génocide arménien

Des témoins, des récits, des révélations : l'ouvrage de Laure Marchand et Guillaume Perrier est une plongée inédite dans un pays qui reste hanté par ce passé qu'il refuse toujours d'assumer... mais qui ne passe pas. Extraits

"N'AYEZ PAS PEUR DES MORTS, LES ENFANTS"

« [...] Un samovar cabossé fume sur le poêle du salon. Emine, frêle comme une tige, passe ses journées dans cette chaleur attentionnée, alitée. Nous sommes à Sason, au sud du lac de Van. La vieille femme est née au début de l'autre siècle et en fait partie. Son petit-fils Nihat lui prend la main et essaie de la ramener vers son enfance, en 1915 : « *Grand-mère, raconte-nous. Que s'est-il passé ?* » La centenaire dit qu'elle ne se souvient plus. La visite à l'improviste d'une étrangère la perturbe. Ses minuscules yeux bleus regardent en elle, dans son passé enfoui. « *Lors des événements, grand-mère avait environ 7 ans,* commence Nihat. Elle nous a toujours répété la même histoire : elle était dans les bras d'un homme, grand, avec une moustache et des yeux bleus, non loin d'un cimetière, quand il a été tué. Elle pleurait. Toute sa vie, elle a posé la même question : « *Était-ce mon père ?* » Sa tragédie tient dans ces quelques lignes. Epargnée, la petite fille a été intégrée dans une famille kurde et islamisée. Un prénom musulman lui a été donné. Son prénom arménien a été emporté par le génocide et elle a fini par l'oublier : « *Je ne sais pas comment je m'appelle.* » Nihat, professeur d'histoire, couve d'une tendresse particulière cette grand-mère arménienne : « *J'ai toujours tenu à ce qu'elle exprime ce qu'elle avait vécu.* » Emine se balance, pensif, sur son lit. Elle serre la main de l'étrangère : « *Et toi, est-ce que tu as un papa et une maman ?* », puis disparaît sous sa grosse couverture à fleurs. Elle est de nouveau en 1915.

Comme Emine, des milliers d'enfants arméniens ont échappé aux massacres en étant incorporés dans



des foyers musulmans, turcs ou kurdes. Ils ont été enlevés sur le chemin de la déportation pour servir de bonnes à tout faire dans des maisons, de main-d'œuvre corvéable à merci dans les champs des grands propriétaires terriens, ou pour venir combler un désir d'enfant chez des couples stériles... Souvent, il s'agissait de jeunes filles. Les plus belles étaient kidnappées, mariées de force ou enfermées dans un harem. Quelques enfants ont été plus chanceux : ils ont été cachés, recueillis puis adoptés par des voisins compatissants. Ces survivants invisibles sont sortis de l'ombre en 2000 avec « *Le Livre de ma grand-mère* », biographie de l'aïeule de Fethiye Çetin. Avec la publication de ce récit, l'avocate, militante des droits de l'homme et défenseur de la famille de Hrant Dink, a mis fin à un siècle de silence. Longtemps sa grand-mère,

Turquie,
région du Dersim.
Descendants
d'Arméniens
rescapés
du génocide

une bonne musulmane qui ne sortait jamais sans son foulard et s'acquittait scrupuleusement de ses cinq prières quotidiennes, lui a préparé des petites brioches quand arrivait le printemps. Fethiye les grignotait avec gourmandise, ignorant tout de ce symbole de Pâques, sans se douter qu'elle avait dans son assiette une preuve de son origine cachée : la petite-fille se croyait cent pour cent turque et musulmane, elle avait en fait du sang arménien. Elle n'a compris qu'après coup le sens des mots que son aïeule prononçait lorsqu'elle se mettait en colère contre son mari : « *Oh, toi, musulman !* » Fethiye comprit aussi les paroles que sa grand-mère prononçait lorsqu'elle avait peur de passer près d'un cimetière : « *N'ayez pas peur des morts, les enfants. Ils ne peuvent pas vous faire de mal. Le mal vient des vivants, pas des morts.* » Seher a attendu d'avoir plus

de 70 ans pour lever le sceau du secret. En 1915, elle avait 9 ans et s'appelait encore Heranouch. Les hommes de son village, Habab, « furent attachés deux par deux et emmenés par les gendarmes, un revolver pointé sur eux ». Les femmes, les vieillards et les enfants furent forcés à partir. Destination finale : les déserts de Syrie et de Mésopotamie. A Palu, la première halte, des hommes furent égorgés derrière les hauts murs de l'église et leurs corps jetés dans la rivière. Sur le chemin de la déportation, soldats et bandes de brigands kurdes à la solde du pouvoir harcelaient et exécutaient ces cohortes de misérables, lorsque l'épuisement et la maladie n'avaient pas déjà fait leur œuvre. Son petit frère, Herair, n'est jamais revenu de cette route de la mort, le cadavre de sa tante enceinte qui avait été passée à la baïonnette a pourri sur un bas-côté, sa grand-mère a noyé deux de ses petites-filles orphelines dans la rivière avant de disparaître à son tour dans les flots... Heranouch fut arrachée des bras de sa mère par un caporal dont l'épouse ne pouvait enfanter. Le gendarme Hüseyin élèvera la petite Arménienne, désormais musulmane, comme sa propre enfant. [...]

MORT UN 24 AVRIL

[...] On ne fêtera plus Pâques chez les Balıkcı. Ni rien d'autre d'ailleurs. Sous un ciel gris, le col de sa veste relevé et le regard fixé sur les vagues qui viennent s'écraser l'une après l'autre contre le quai de l'embarcadere, Garabet Balıkcı enchaîne machinalement les cigarettes. La main qui reste libre serre un petit bouquet de fleurs blanches. En ce dimanche de Pâques où les Arméniens d'Istanbul célèbrent la résurrection du Christ autour d'un repas familial et où les enfants peignent des œufs, Garabet, lui, traverse le Bosphore pour aller fleurir la tombe de son fils, au cimetière arménien de Sisli. Devant la tombe, il a fait installer un petit tabouret, dans le même marbre que la pierre. « Ils ont mis ce siège pour que je puisse m'asseoir et lui parler. Mais sa voix ne vient plus. Il est mort », fait-il en désignant la sépulture. Son grand Sevag ne reviendra pas. Chaque dimanche depuis la tragédie, il vient nettoyer les fleurs fanées, faire brûler un peu d'encens et s'asseoir quelques minutes pour parler à son fils, assassiné un an plus tôt.



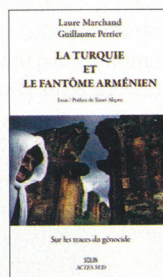
Sevag Sahin Balıkcı, né en 1985, est mort le 24 avril 2011 [...]. Mort le 24 avril... « Tous les Arméniens savent bien ce que cela signifie », lance un ami de la famille, venu se recueillir avec sa femme et ses enfants. Le 24 avril est la date anniversaire du déclenchement du génocide de 1915. Ce jour-là, plusieurs centaines de notables arméniens d'Istanbul, politiciens, médecins, avocats, journalistes, furent arrêtés, détenus à la prison de Sultanahmet et déportés en train vers l'Anatolie, depuis la gare de Haydarpacha. Ce jour du souvenir, les Arméniens de Turquie l'ont longtemps commémoré en silence. Mais aujourd'hui, la famille Balıkcı n'a plus de raison de se taire. « On a dit qu'avec Hrant Dink cela faisait 1,5 million de victimes plus une. Avec mon fils cela fait 1,5 million plus deux », lance Ani, la mère doublement endeuillée.

L'annonce de la mort brutale de Sevag a d'abord été accueillie avec incrédulité dans la communauté arménienne. Puis il a fallu se résoudre à l'évidente réalité. Sevag est la dernière victime en date du génocide arménien. Le dernier sacrifié du 24 avril. Le jeune homme effectuait son service militaire dans un peloton de gendarmerie à la caserne de Kozluk, dans la province de Batman, en pleine région kurde. [...] Comme toute bonne famille turque, les Balıkcı avaient constitué un petit album de photos souvenirs de leur fils sous les drapeaux. Un album qu'ils conservent sur une étagère, dans le salon. Sur les pages que tourne Garabet, le père, Sevag pose en treillis et tee-

Enver Devletli, qui a entamé une procédure pour retrouver son prénom arménien, Assadour

shirt kaki, dans la montagne ou autour de la caserne, toujours souriant. Les images ne le montrent jamais armé ou en posture guerrière, comme le font souvent les conscrits. Sur plusieurs photos de groupe, Sevag apparaît au milieu d'une dizaine de jeunes soldats de sa compagnie. Tout cela respire la franche camaraderie. Et pourtant. Garabet pointe un visage. « Celui-là, c'est le tueur », glisse-t-il. Sur les photos, le garçon qu'il désigne, Kivanç Agaoglu, est apparemment un soldat parmi d'autres. Sur l'une, il parade avec un fusil d'assaut au centre du groupe. Sur une autre, il pose bras dessus, bras dessous avec sa future victime, fixant l'objectif de ses yeux exorbités.

Le 24 avril au matin, le commandant de la caserne de Kozluk envoie une partie de la garnison bricoler la clôture. La région est en état d'alerte, comme chaque année au printemps, lorsqu'à la fonte des neiges les opérations militaires et les embuscades tendues par les rebelles du PKK reprennent de plus belle. Les postes militaires sont parfois pris d'assaut. Il faut donc renforcer la sécurité autour de la caserne, ajouter quelques rouleaux de barbelés en lames de rasoir. Une demi-douzaine de soldats, dont Sevag, sont plutôt heureux ce jour-là de manier la pelle et la pioche, pendant plusieurs heures, au grand air. Une sentinelle armée veille sur le groupe. C'est Kivanç Agaoglu. Et puis, un coup de feu est tiré. La balle transperce le tee-shirt de Sevag, frappé à l'abdomen. Le jeune homme est tué sur le coup. [...]



« La Turquie et le Fantôme arménien », par Laure Marchand et Guillaume Perrier, Actes Sud, 218 p., 23 euros.